

Nicolas Cendo

## Comme une main encore tendue

Avant de risquer une approche, au long des pointillés de la mémoire et du temps, bien évidemment trop brève et parcellaire, de la poésie de Claude Esteban, qui compte toujours autant pour moi dans le paysage de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, je voudrais exprimer à travers le manque laissé par sa disparition ce que furent à mes yeux sa rencontre et son amitié. C'est dans les années quatre-vingts ou quatre-vingt-un que j'ai rencontré Claude et Denise, par l'intermédiaire de Jean-Luc Sarré, dans la librairie galerie *La Touriale* à Marseille. J'avais été enthousiasmé par les tableaux exposés par Denise au point d'acquiescer un dessin. J'ai tout de suite aimé l'acuité avec laquelle l'artiste parlait de la peinture et elle aura, par la suite, largement contribué à me désencombrer de certains poncifs, aiguisant mon regard et me poussant à laisser émerger dans le sensible à la fois une simplicité et une profondeur du monde que je distinguais à peine.

C'est un peu plus tard que j'ai fait la connaissance de Claude. Tout de suite il s'est intéressé à mes efforts d'écriture avec bienveillance et générosité. Par sa grande culture et la justesse avec laquelle il abordait la poésie, toujours ouvert à l'échange, il m'a servi de guide alors que je me cherchais et nous sommes devenus des amis. La lecture de ses poèmes m'avait particulièrement touché si bien que j'en ai suivi l'évolution avec la même ferveur chargée d'émotion. Il semble que la voix de Claude Esteban s'est attachée dès l'origine à suivre une étoile, qui n'apparaît, incertaine, qu'à travers les brefs écarts que laisse une course éperdue de nuages recouvrant la terre, la dépouillant des anciennes certitudes. Il fut conscient qu'une vraie présence au monde avait illuminé le vers grec et latin, parfois prolongé avec l'appui qu'avait trouvé la quête poétique du christianisme. Mais aujourd'hui le poète reste à errer parmi les bribes et les décombres de ces anciennes fondations, cherchant à réunir quelques éclats, peut-être quelques étincelles pour rallumer du bout des lèvres, au fond de toute absence, les maigres flammes d'un simple murmure ou bien les basses et les aigus d'un chant à rebours passant sur une terre rase dans la détresse d'un frêle écho de nuit. Ainsi les mots du poème ne parviennent-ils à se rassembler sur la page qu'après l'épreuve d'une extrême vigilance, tellement les signes de la langue ont perdu de leur justesse et de leur légitimité pour signifier le moindre accord ou même désaccord au monde.

Seigneur déraciné de toute  
cime  
avec le verbe,  
autour.  
Seul dans le souffle<sup>1</sup>

Cette errance, exprimée en une langue comme venue trancher dans la chair vive de son énoncé, se retrouve tout au long de l'œuvre avec des accents dont la beauté n'a pour corollaire que l'obstination désespérée à rendre au vers une assise et un peu d'unité habitable sous la poussée de l'inexorable. Il faudrait suivre pas à pas la course où s'enfonce cette écriture avec à chaque page l'inattendu, la pierre dure sur laquelle elle achoppe, dans le désir de tenir l'intégralité du geste qui aime, tout menacé par les brefs

éclaircs qui en découlent. Ici n'est pas le lieu d'une approche critique, mais d'un partage au plus loin des lignes sachant porter en juste échange le poids de chaque mot dans l'énoncé, qui reste suspendu sur l'abîme. « *Un peu de terre ne peut rien pour leur détresse. Il leur faut le soleil des autres, le sang neuf. Il leur faut ce jardin où même un souffle ne peut pas s'éteindre. Je les emporte avec ma peau. Je les couche avec moi parmi les ronces. Je suis celui qui donne au rien le pouvoir de poursuivre encore<sup>2</sup>.* ». Il faut souligner à quel point l'auteur tente de rester au plus près de lui-même, malgré les coups de boutoir qu'envoie le temps à ce qui cherche à vivre sur le chemin bordant le vide, l'épars de chaque fragment qui tombe comme le corps nul d'être et d'aimer. Pourtant la voix de celui qui désespère n'est pas exempte de cette lumière double, cette chaleur que peuvent porter les vocables sur l'impossible. Dans une époque où embrasser la totalité de l'un et du sens semble devenu inaccessible, la substance d'une couleur, comme par anamnèse en résurgence, continue de forer en nous sa présence secrète.

Dans une feuille  
que le vent défroisse  
j'ai reconnu tout  
le futur  
libre,  
léger.  
Dans une feuille<sup>3</sup>.

Avec une magnifique prose initialement parue aux éditions *Fourbis*, *Une couleur qui fut donnée à la mer*, Claude Esteban apporte un éclairage pertinent et vivifiant sur la manière dont, depuis Homère, le simple moment d'un vers de l'Odyssée peut resurgir à notre conscience. Dès lors la voici virgine qui réveille, à jamais vivante, une soif enfin bienveillante assouvie en sa fraîcheur d'efflorescence.

Cependant un événement terrible survenu en 1989 est venu foudroyer Claude, l'anéantir. La mort accidentelle de Denise, son épouse, le laisse dépourvu devant les mots. Choqué, égaré même et hébété devant la brutalité, la soudaineté du fait qui le frappe. Un livre bouleversant paraît en 1989 aux éditions Flammarion : *Élégie de la mort violente*. La voix du poète s'y déploie à hauteur de sa douleur, dans l'incompréhension qui le pousse au bord du désespoir, du doute ainsi insinué dans le pouvoir du verbe à y apporter le moindre secours ; de la souffrance qui fait chemin au plus profond. « *Qui me délivrera, qui fera que demain je redevienne ? Une femme est tombée. De très loin, un corps m'appelle<sup>4</sup>.* »

Jamais la parole d'Esteban n'a été comme sur le fil, aussi menacée, presque prête à tomber face au néant qui s'est ouvert. Pourtant un phrasé persiste à dire au milieu du désastre et dans l'économie du vers, sa justesse quelquefois près du cri. Il se déploie et rend au noir un peu d'humain devant l'inacceptable en un élan bien légitime qui échappe et se perd en lisière du silence. Peu de poètes ont su avec autant de simplicité mais aussi de hauteur par le rythme haletant, essoufflé du dire, nous parler du malheur tel qu'il peut nous atteindre si près, si loin, au fond d'un presque murmure.

Sur les cailloux  
ce cri  
qu'on n'entend pas, qui  
recommence<sup>5</sup>.

Je crois que ce livre essentiel, magnifique, marque une étape particulièrement nouvelle dans la poétique de l'auteur, qui sera désormais meurtrissure tout en creux où s'écouleront les mots portant le vers à la résonance d'un extrême saisissement.

L'incertitude, les suspens qu'il a exprimés quant à sa situation entre deux langues, l'espagnol et le français, se trouvent accentués plus encore par l'absence que lui procure cette disparition plus réelle, dont le manque s'éprouve à la fois dans l'esprit et la chair. C'est de cette tonalité unique que sera désormais chargée l'écriture du poète sachant maintenir à bout de voix une gravité qui n'aura cessé de le hanter à travers des livres tels que *Sept jours d'hier*, publié aux éditions *Fourbis* en 1993, ou *La mort à distance*, chez Gallimard en 2007, de même que les pages réunies au long de trois livres chez le même éditeur. Parmi elles un ensemble, versifié lui aussi, semble marquer, sur le vertige de la fracture éprouvée depuis plusieurs années déjà, mais dont la douleur est toujours aussi vive, comme une sorte d'abandon qui, sans être une acceptation de l'inadmissible, consent à un nouvel éveil malgré la fatalité infligée par les jours. Une voix seconde survient qui incite de nouveau à serrer le fil du temps. Ce sont les pages que l'on trouve dans *La mort à distance* (Gallimard, 2007), que dénouent la troisième section sous le titre *Si longtemps que le soleil décline* :

Désentrave ton corps, dénoue  
ce qui te rattache  
à la terre  
deviens toi-même  
dans le vouloir du vent qui te dépossède.

Sur l'aire où la parole semble passer à la lisière de la perte, un chemin, une goutte d'eau par les herbes viennent parfois imprégner à nouveau le regard par delà toute illusion. Ces poèmes parfois tendus sur l'impossible, ne laissent plus seulement vibrer au plus loin la corde du désespoir. Une autre façon de poser sa voix s'y mêle, comme un oiseau une seconde trouve repos entre des brindilles pour esquisser quelques notes plus claires avant de repartir.

On peut se demander si une telle tension aurait pu se maintenir sans que, dans le mouvement que soulève leur gravité, un instant n'ait affleuré, comme sur une vague en sa sourde dépossession avant la chute, quelque chose de « *cette mer couleur de vin* ». Il ne s'agit bien sûr ici que d'une approche bien modeste portée par l'amitié, toujours maintenue par le souvenir d'une générosité, d'une chaleur si riche et bienfaisante lors de nos rencontres. Après dix ans déjà, l'homme et l'œuvre ne font pour moi plus qu'un en leur pouvoir singulier d'admiration et de profondeur.

- <sup>1</sup> *Terres, travaux du cœur* (Flammarion, 1979).
- <sup>2</sup> *Conjoncture du corps et du jardin* (Flammarion, 1983).
- <sup>3</sup> *Le nom et la demeure* (Flammarion, 1985).
- <sup>4</sup> *Élégie de la mort violente* (Flammarion, 1989).
- <sup>5</sup> Idem

Nicolas Cendo, né en 1947 à Montmorillon, est poète. Il a publié plusieurs recueils récemment : *Heures dites* (Tarabuste, 2008), *Une Teinte étrangère* (Tarabuste, 2011), *En absence de fond* (Tarabuste, 2013).